

2^e année N°79

LE NUMÉRO 25 CENTIMES

20 Mai 1916

70000...



L'UNION SACRÉE

M. EMILE COMBES ET SŒUR JULIE

(Voir page 333.)

FOP. 47



LES " JEUNES GROGNARDS " ONT LA PAROLE



Les Vieux Grognards sourient aux « Jeunes Grognards » de la grande guerre.

A quoi bon le dissimuler à nos lecteurs? Ceci est une « enquête ». Quoi? Une enquête, en ce moment-ci? Comme si la parole devait rester aux bavards ou aux désœuvrés des deux sexes, quand nos canons font sonner leur voix sans reproche?

Pardon! Mais s'il est une enquête qui s'impose actuellement, c'est bien celle que nous entreprenons, et que nous entreprenons justement parce qu'elle nous est inspirée par des lettres que nous avons reçues de nos héros, par des entretiens que nous avons eus avec eux.

On ne fait pas que se battre et mourir dans la tranchée; on vit, on existe, donc on pense, ce qui ne représente pas le moindre titre de noblesse pour ceux qui sont là, et qui en ont tant d'autres à leur actif.

Et les pensées de nos jeunes « grognards » ne sont pas uniquement d'ordre sentimental et égoïste. Ce n'est pas, « s'ils s'en tirent », leur seul avenir personnel qui les intéresse. C'est aussi, qu'ils s'en tirent ou non, l'avenir de leur pays, ainsi que *J'ai vu* l'a dit il y a quelque temps en laissant pressentir cette enquête... Aux émules des Psichari, des Charles Muller, des Péguy, des Clermont, à ceux qui se sont battus les yeux clairs et le cerveau lucide, de nous faire connaître leurs idées sur toutes questions qui nous préoccupent déjà et qui nous passionneront demain.

Les renseignements reçus précédemment, en droite ligne, de nos amis du front, nous ont permis de constater, d'ailleurs sans grande surprise, que de jeunes hommes qui occupaient avant la guerre des situations bien différentes, qui vivaient dans des milieux divers, étaient dès à présent d'accord sur bien des points.

La parfaite égalité de la vie militaire, la fraternité d'armes, la communauté des risques, de la souffrance et de la douleur, voilà les glorieux éléments grâce auxquels est parvenue à se réaliser, presque totalement, cette unité d'aspirations légitimes et cette similitude de justes désirs dans les esprits de ceux qui nous reviendront demain couverts de gloire, mais ambitieux de poursuivre dans la paix leur œuvre de régénération française et de ne pas voir, si l'on peut dire, leur sublime chef-d'œuvre saboté.

Certains désaccords de détail, souvent plus apparents que réels, subsistent nécessairement encore, notamment sur la façon dont l'œuvre de régénération française devra être poursuivie: le but est unique, — et splendide. Restent à envisager posément et à étudier scrupuleusement les plus valables moyens d'y atteindre.

Une enquête comme celle-ci nous a paru représenter un de ces moyens-là.

Nous jugeons à la fois intéressant et profitable pour tout le monde, pour nos héros comme pour ceux qui leur devront le salut de leurs personnes, de leurs biens, de leur liberté et de leur dignité, de faciliter un échange d'opinions et de prévisions qui se coordonneront et se compléteront presque fatalement entre elles, — grâce à quoi une entente complète et fructueuse risque grandement d'être réalisée.

Prévenons dès à présent nos lecteurs sur un point: les hommes qui ont atteint ou dépassé la cinquantaine éprouveront peut-être parfois de légers pinçons à leur amour-propre en lisant les lettres, les articles — et même les études, — que nous enverrons ou nous ont envoyés déjà leurs glorieux cadets.

Certes, sacrés gentilshommes par la grande guerre, nos poilus de toute condition et de tout grade ne se départiront pas du respect dû aux vieillards et même aux messieurs mûrs. Mais nous, dont le rôle se borne à enregistrer leurs réflexions, nous devons noter tout de suite qu'il en est une qui, d'ores et déjà, se reproduit souvent de leur part... Exprimons-la en gros sous une forme familière: « D'autres ont gaffé, c'est nous qui trinquons. »

J'ai vu...

Quand nos poilus le leur rediront ici, la génération « qui a commis des gaffes » aura sûrement la sagesse d'accepter la critique, même vive, des anciennes méthodes, et aussi d'être indulgente pour le langage des soldats » qui savent mal farder la vérité... Les civils qui, aux armées, ont conquis leur titre de soldats, ont conquis également le droit de parler haut, au moins autant que s'ils étaient soldats de carrière... et à la condition cependant de conserver provisoirement l'anonymat...

* * *

Pour que cette enquête puisse donner tous ses résultats, il est nécessaire de prévoir son fonctionnement ; nous ne voulons user ni de systématisations trop rigoureuses, ni d'une méthode trop stricte. De même que les plus luxueuses autos, mobilisées, s'accommodent des routes défoncées par les obus et des paysages désolés par la guerre, nous irons, au hasard des paysages spirituels et des échappées morales, vers l'avenir que nos correspondants nous offriront. Toucher à un *sujet* ne nous enlèvera sous aucun prétexte le droit d'y revenir ; dans une entreprise comme la nôtre, effleurer un bloc, c'est souvent un plus sûr moyen d'en faire sortir du feu et de la lumière que de le heurter obstinément, lourdement. Nous n'hésiterons donc pas, au fur et à mesure des réponses qui nous parviendront, à abandonner parfois un sujet inépuisé, quitte à y revenir ensuite. Ce qui ne nous empêchera point, bien entendu, d'écarter les questions par trop peu générales, les

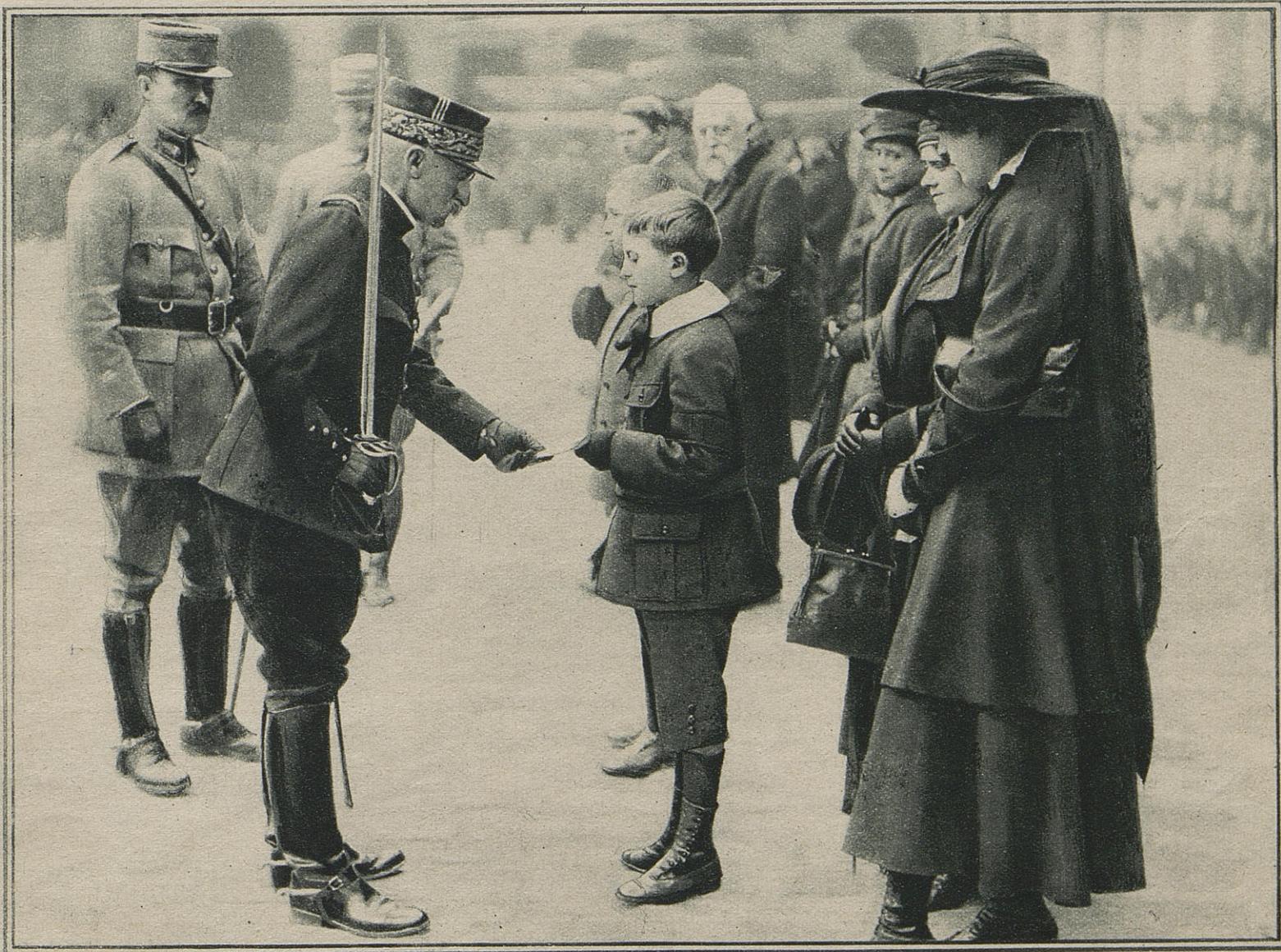
détails oiseux ; nous voulons réunir ici, sur tout ce qui intéresse la France de demain, l'avis motivé et généreux de ses défenseurs actuels, et réaliser, dans la conclusion qui sera la nôtre, leur *consensus omnium*, c'est-à-dire exprimer un avis sur lequel eux-mêmes ne sauraient plus être partagés sans se contredire.

On s'est inquiété souvent de savoir quels sursauts d'opinion se produiront lorsque les mobilisés rentreront dans leurs foyers. Inquiétude, disons-le tout de suite, qui atteint surtout ceux dont les regards n'ont pas quitté l'horizon natal et qui ne le voient diminué que par la mort d'un être cher ou par son absence. Nos « jeunes grognards », après la victoire, ajouteront encore à leur gloire en persuadant « les reliques de l'arrière » — pour employer l'expression de l'un d'eux, — qu'ils ne se seront pas battus des mois et des mois pour entendre, à leur retour, la haine imbécile et injustifiée bourdonner contre tel ou tel parti, tel ou tel individu, comme une monstrueuse et maléfique bête anachronique.

A eux, qui méritent si fort d'être obéis, de déclarer ce qu'ils veulent, ce qu'ils espèrent, ce qu'ils attendent des non-combattants pour que la France soit une France digne de leur valeur.

A.

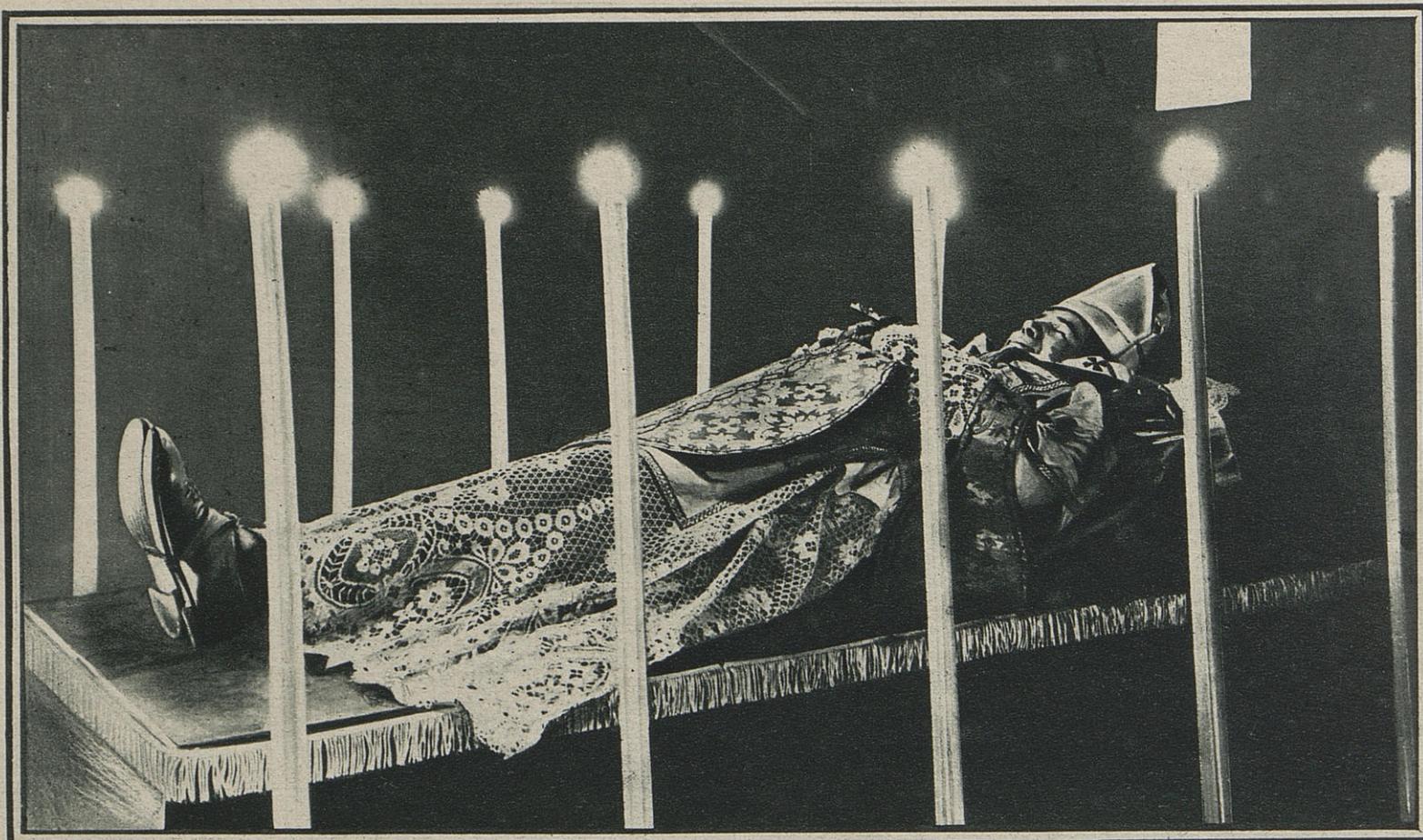
P. S. — Toute leur correspondance sera reçue, 8, boulevard des Capucines, Paris. Prière de l'adresser à un de leurs compagnons et de leurs amis qui signe :
ARISTARQUE



LA CROIX DE GUERRE DE CHARLES PÉGUY EST REMISE A SON FILS

C'est au cours de la prise d'armes du 11 mai que la remise eut lieu. Comme toutes ces fêtes de la gloire auxquelles n'assistent que des femmes et des enfants en deuil, celle-ci fut émouvante à l'extrême ;

et lorsque le général Cousin s'avança pour remettre à l'un des fils de l'écrivain Charles Péguy, la croix gagnée par son père, tombé face à l'ennemi, il n'est pas un des assistants qui ne put retenir ses larmes.



LE CARDINAL SEVIN, PRIMAT DES GAULES, ARCHEVÊQUE DE LYON, SUR SON LIT DE MORT

C'est une de ces grandes figures de l'épiscopat français qui vient de disparaître. D'une élévation intellectuelle et morale hors de pair, nul n'avait mieux que le cardinal Sévin marqué la position du clergé

français dans la grande guerre et devant Rome. Ses obsèques furent solennelles. Y assistaient aux côtés MM. Rault, Herriot, g^{ral} d'Amade, les cardinaux Luçon, de Reims; Amette, de Paris; M^{gr} Cabrières.



LES ANGLAIS ORGANISENT DES " CONSEILS DE RÉVISION " POUR LES BÉBÉS

Cette guerre est une grande mangeuse d'hommes. Pendant des années l'espèce humaine, décimée sur les champs de bataille, en demeurera comme amoindrie. Sauvons du moins les enfants encore au berceau. Qu'ils soient vigoureux et forts et qu'ils puissent plus tard

porter d'un bras robuste les " torches de la vie ". C'est ce que l'Angleterre a compris. Aussi organise-t-elle fréquemment, dans chaque ville, des concours de bébés aussi rigoureux que des conseils de révision. Espérons que la France s'inspirera d'un exemple aussi judicieux.



**CE N'EST PAS UNE COMÈTE : C'EST LA TRAINÉE LUMI-
NEUSE D'UN AÉROPLANE SUR LE CIEL DE LONDRES**

Depuis que les Zeppelins ont recommencé leurs raids sur l'Angleterre, chaque nuit une escadrille de garde survole Londres, attendant, souhaitant même la venue des monstres dont un périt dernièrement sous leurs bombes. Voici enregistré par

un appareil photographique la trainée lumineuse que laissa dans le ciel un de ces avions de garde. A première vue, on croirait que c'est la photographie d'une comète à la chevelure éblouissante ou quelque Zeppelin qui termine ainsi sa carrière.

CARNET D'UN PRISONNIER

Je consigne en ces quelques notes que vous m'avez demandées différents renseignements sur la vie des prisonniers en Allemagne. Je profiterai de cette occasion pour vous donner mon impression personnelle sur l'état actuel des esprits, telle qu'elle résulte de mes nombreuses conversations aussi bien avec l'élément civil qu'avec les soldats.

COMMENT, BLESSÉ, JE FUS FAIT PRISONNIER

Parti volontairement du dépôt fin août, après treize jours de classe, je fus nommé cycliste du bataillon et chargé de la liaison et de la remise des ordres du régiment. Le 15 septembre, près de la ferme des Loges, je fus blessé d'un éclat de percutant à l'œil gauche, alors que, devant la colonne, j'allais rejoindre le colonel. L'éclat avait fendu la paupière inférieure de haut en bas sur près d'un centimètre et coupé la paupière supérieure de gauche à droite, atteignant superficiellement l'œil.

Transporté à l'ambulance de Carlepont, je fus examiné aussitôt par le médecin-chef : l'œil pouvait être sauvé, mais il fallait m'évacuer le jour même sur Versailles afin qu'une opération fût pratiquée sans délai.

Quels jours horribles nous passâmes alors ! Les obus ennemis pleuvant autour de l'ambulance, les balles s'écrasant sur les murs, traversant les fenêtres, et les mitrailleuses crépitant sans arrêt pendant trois longs jours et trois nuits interminables au bout desquels nous fûmes faits prisonniers.

Heure inoubliable, la fusillade s'éloigne, le bruit du canon décroît, le silence descend avec la nuit. Dans le château, des plaintes, des cris, des râles.

C'est alors que dans la nuit, un officier se penche sur chacun de nous et, nous éclairant d'un rayon de sa lampe électrique, nous annonce que nous sommes prisonniers de guerre et nous demande si nous avons des armes !

EN ROUTE POUR L'EXIL. L'ALLEMANDE AU SANDWICH

Au bout de huit jours, nous partîmes pour Noyon où, nous dit-on, nous devions être soignés à l'hôpital. Seuls les blessés incapables de marcher furent transportés en voiture ; les autres firent les 9 kilomètres à pied, encadrés de nombreux soldats le fusil chargé et menaçant de tuer ceux qui feraient mine de s'écarter pour prendre la fuite. En cours de route, un soldat ayant entendu que je parlais allemand, s'approcha et causa avec moi ; il m'annonça qu'à Noyon nous allions prendre un train à destination de l'Allemagne. Il me dit : « Nous sommes vainqueurs ; dans quinze jours nous serons à Paris et dans un mois la paix sera signée. » Le voyage fut affreux : quatre-vingt-six heures dans un wagon à bestiaux, quarante blessés dont plusieurs couchés et cinq sentinelles qui s'étaient réservé l'espace compris

Tout ce qui touche à nos prisonniers nous émeut. Comment acceptent-ils leur exil ? Comment sont-ils traités ? Sans doute, tous ou presque maintenant, grâce aux énergiques protestations de notre gouvernement, peuvent écrire à leur famille et donner de leurs nouvelles. Mais on ne sait que trop que leurs lettres sont examinées de très près par des chefs de camp impitoyables qui arrêtent toutes leurs plaintes. Aussi notre public lira-t-il avec un intérêt passionné ce « Carnet d'un prisonnier » où l'auteur, un grand blessé revenu récemment d'Allemagne, n'a rien consigné qui ne soit scrupuleusement exact. Son histoire est celle de tous. En la lisant, chacun de nous évoquera chacun des siens, qui là-bas, dans un coin perdu d'Allemagne, attend — avec qu'elle impatience ? — la victoire.

entre les portes et avaient tendu des chaînes pour qu'il ne fût pas possible d'empiéter sur leur domaine. Quelles heures affreuses que ces quatre-vingt-six heures de voyage ! Chaleur étouffante le jour, froid intense la nuit ! Rien à boire, rien à manger ; blessés hurlant de douleur ou répandant une odeur abominable provenant de leur pansement. Pas de paille pour s'étendre sur le plancher couvert encore de crottin de cheval.

Dans toutes les grandes gares, les dames de la Croix-Rouge allemande offraient force choses aux soldats allemands, mais rien aux Français. Si nous mangeâmes, en cours de voyage, ce fut grâce à la géné-



L'auteur du « Carnet d'un Prisonnier »

rosité des habitants de Noyon, qui sur notre passage nous avaient comblés de pain, de fruits, de mille choses.

Sur tout le parcours, curiosité haineuse des populations, aucun cri, mais gestes de menaces ; les tirailleurs algériens excitaient surtout la curiosité ; leur indifférence dédaigneuse étonnait. Je ne vous citerai de ce voyage qu'un seul trait : A Dusseldorf, le dernier jour de route, distribution de victuailles aux Allemands. A nous, rien ! De la lucarne du wagon à bestiaux, où en temps de paix, se montrent mélancoliques et craintives les têtes des bœufs, prisonnier et blessé, je vois passer les mets destinés aux Allemands : des bols de soupe fumante ou de café bouillant. Seule ma tête bandée apparaîtra. Une infirmière passe avec une immense corbeille remplie de sandwiches enveloppés dans du papier stérilisé. N'y tenant plus, je lui dis en allemand : « Madame, je meurs de faim ! S'il vous plaît, donnez-moi un

sandwich ! » Elle m'entend, se retourne, approche son panier, le soulève pour que je me serve ; je tends le bras pour le prendre, mais à peine a-t-elle

vu le bleu de ma manche qu'elle se recule, en criant : « Oh ! non, vous êtes prisonnier ! Rien aux prisonniers ! » Furieux et désespéré, je lui crie que je suis blessé, que c'est une honte de traiter ainsi des blessés. Un inspecteur de la Croix-Rouge, gros monsieur au brassard immense, passe et dans un excellent français me demande la cause de mes cris. Je lui expose que depuis trois jours nous sommes quarante camarades, tous prisonniers, mais blessés, et que nous mourons de faim. « Certainement, dit-il, vous êtes blessés, vous avez fait votre devoir ; l'Empereur salue les prisonniers blessés ; attendez un instant. » Et il court vers l'infirmière, lui arrache son panier, le vide dans notre wagon, se retire et s'en va, tandis que l'Allemand, rouge de colère et suffoqué d'indignation, ramasse le panier vide que l'inspecteur avait jeté à terre.

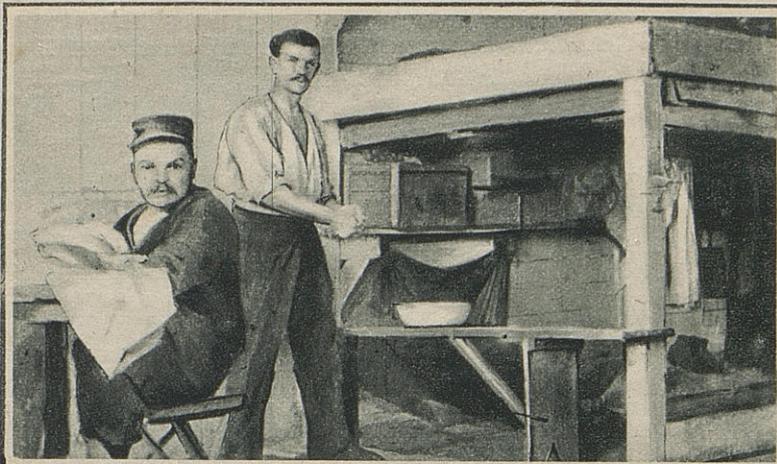
Je cite ce trait parce qu'il est caractéristique. En effet, même au moment où les prisonniers furent le plus maltraités, les blessés, eux, ne le furent jamais ; on leur témoignait même une sorte de déférence. Dans les hôpitaux ils étaient soumis au même régime que les soldats allemands et les rapports avec les médecins, infirmiers et infirmières étaient, je puis l'affirmer, tous cordiaux. Les soins étaient donnés avec autant de bienveillance aux uns qu'aux autres, et même les visiteurs, aux jours où ils étaient admis, offraient des fruits et des cigares aux blessés français et s'intéressaient à leur santé.

La nourriture était abondante, la propreté méticuleuse ; toute la hiérarchie médicale s'intéressait à votre cas et montrait vis-à-vis de vous une politesse plutôt exagérée, ce qui faisait bien comprendre que cette façon d'agir répondait à un ordre donné. Leurs chirurgiens étaient surprenants (un cas de mortalité sur 10 trépanations), mais leurs médecins étaient inférieurs aux nôtres.

QUELQUES CONVERSATIONS AVEC LES BOCHES DE TOUS GRADES. — COMMENT IL STRAITENT LEURS INTELLECTUELS ET COMMENT ON LES TROMPE.

Telles sont les remarques essentielles à noter sur les hôpitaux militaires mixtes.

Tout autres étaient les hôpitaux de prisonniers seuls. Déjà on commence à sentir là la main de fer du vainqueur : vexations continuelles du plus petit au plus grand, du caporal portier à l'inspecteur-chef ; humiliations sans cesse renouvelées, moqueries haineuses envers notre pays qu'ils proclamaient envahi, vaincu, anéanti ; insultes à l'adresse de nos alliés : les Russes, disent-ils, écrasés, se rendant chaque jour par centaines de mille ; les Anglais, auxquels ils vouaient une haine implacable, nous font battre à leur place, etc., etc. Tout nous faisait sentir que nous étions prisonniers ; le poste en bas, les sentinelles dans les couloirs, les rondes de nuit dans les chambres, les avis sur les murs avec toutes les séries de : « Il est défendu... » Les promenades dans



Intérieur d'une baraque de prisonniers. — Le bassin dans lequel le soldat se lave les mains servira de plat pour la soupe.



La soupe de 11 heures. — Les hommes font leur popote quotidienne sur des fourneaux faits de boîtes de biscuits.

les cours aux heures réglementaires, sous la garde de sentinelles au fusil toujours armé, les punitions, les corvées, le régime tout différent bien que la nourriture fût bonne, l'exactitude pour les heures du lever et du coucher, bref, tout était combiné pour nous faire comprendre la dépendance de notre sort.

Remplissant les fonctions d'interprète, j'ai pu m'entretenir fréquemment avec les personnes de différentes classes occupées dans les hôpitaux.

En Allemagne, pour conserver la culture intellectuelle et artistique de la nation, les individualités notables dans les différentes branches des professions dites libérales ne sont jamais envoyées au feu, afin de conserver à la nation sa peinture, sa sculpture, son architecture, sa littérature, de ne porter aucune atteinte aux sources de l'art, au sentiment allemand et de ne pas priver la nation de ceux qui sont appelés à la faire vivre et progresser; aux peintres, aux sculpteurs, aux poètes, aux littérateurs, aux savants, sont confiés les services auxiliaires, alors que chez nous ils sont envoyés sur le front.

J'ai souvent été interrogé à ce sujet et mes interlocuteurs regrettaient qu'en France tous fussent envoyés au feu; et ils déploraient pour l'art la mort de littérateurs, de savants ou d'artistes connus tombés au champ d'honneur et dont ils citaient les noms.

J'avais chaque jour de longues conversations avec des médecins, des peintres, des sculpteurs qui voulaient se perfectionner dans l'usage de notre langue, et fatalement nous en venions à parler de la guerre.

Jamais ni les uns ni les autres ne voulaient admettre que l'empereur d'Allemagne avait déclaré la guerre à la France, et ils affirmaient qu'on ne connaissait pas la vérité chez nous, que nos journaux nous trompaient. (Remarquez que toujours et partout, en Allemagne, c'était l'opinion unanime dans toutes les classes de la société.)

Ils me disaient leurs espoirs, dont le plus vif était la prochaine alliance franco-alle-

mande contre l'Angleterre; que d'un commun accord nous nous partagerions la Belgique. Quant aux Russes, c'était un peuple trop peu civilisé pour s'occuper de lui, on verrait plus tard.

J'ai toujours présente à la mémoire la réponse que me fit un jour un médecin alors que, lassé de leurs hypothèses plus folles les unes que les autres sur la



La tenue des prisonniers, sordide, comme on le voit, avec des vêtements de fortune.

conclusion de la guerre, je lui avais dit: « Puisque vous êtes toujours vis-à-vis de moi dans la certitude de votre victoire finale, permettez-moi une hypothèse: supposez que ce soit l'Allemagne qui ait déclaré la guerre à la France et non la France à l'Allemagne, comme vous le soutenez... — C'est impossible, me dit-il, car alors, monsieur, l'Empereur aurait trompé son peuple, et s'il l'avait fait, s'il s'était moqué de nous, ce ne serait pas impunément! il y aurait une révolution. » (Actuellement, le peuple sait que l'Empereur l'a trompé et il n'y a pas de révolution.)

Dans les hôpitaux, la punition la plus grande était l'envoi immédiat du blessé

au camp des prisonniers; beaucoup de blessés d'ailleurs, même pour fracture d'un membre, étaient soignés au camp sans passer par l'hôpital.

JE QUITTE L'HOPITAL POUR LE CAMP DES PRISONNIERS. — L'HORREUR DU CAMP.

Un jour, à la suite d'une vexation par trop flagrante, j'allai trouver l'inspecteur et je lui demandai des explications: « Souvenez-vous, me dit-il, que vous êtes prisonnier. » « Ce n'est pas une raison, lui répondis-je, et il est absolument indigne de la culture allemande de traiter sur le même pied un homme qui s'est rendu et un blessé qui a été pris couché sur un lit d'ambulance, incapable de se défendre. Soyez certain que, sans ma blessure, je me serais défendu et ma capture vous aurait coûté cher... »

Deux jours après, bien qu'imparfaitement guéri, on m'envoyait au camp.

Le camp, au début du séjour que j'y fis, ne ressemblait guère à ce qu'il était au moment où je le quittai. On y avait dressé de grandes tentes en toile imperméable de 60 à 80 mètres de long avec une seule entrée dans un bout.

Les tentes élevées au Champ-de-Mars pour les concours agricoles en donnent une idée.

Dans ces tentes, cinq cents hommes logeaient; ils étaient couchés sur de la paille et n'avaient pour se couvrir et se garantir du froid qu'une petite couverture bien moins épaisse que nos couvertures militaires. De chaque côté, une rangée d'hommes et au milieu une double rangée; entre, un étroit passage était ménagé. La paille n'était jamais renouvelée; à la suite de pluies continuelles, l'eau finit par suinter par les coutures des toiles et les rigoles qui entouraient les tentes débordèrent à l'intérieur sur la paille, qui commença à grouiller de poux.

(A suivre.)



LA PATROUILLE AU CRÉPUSCULE

Le soir vient. De grandes silhouettes se découpent sur la route comme des ombres chinoises. Ce sont des conducteurs d'artillerie qui patrouillent ou mènent leurs chevaux vers l'abreuvoir. Hommes et

bêtes, se confondant presque avec le sol, vont paisiblement jusqu'au petit ruisseau voisin, tout en surveillant les alentours. Ce n'est pas la première fois en effet, qu'on enlèverait une patrouille.



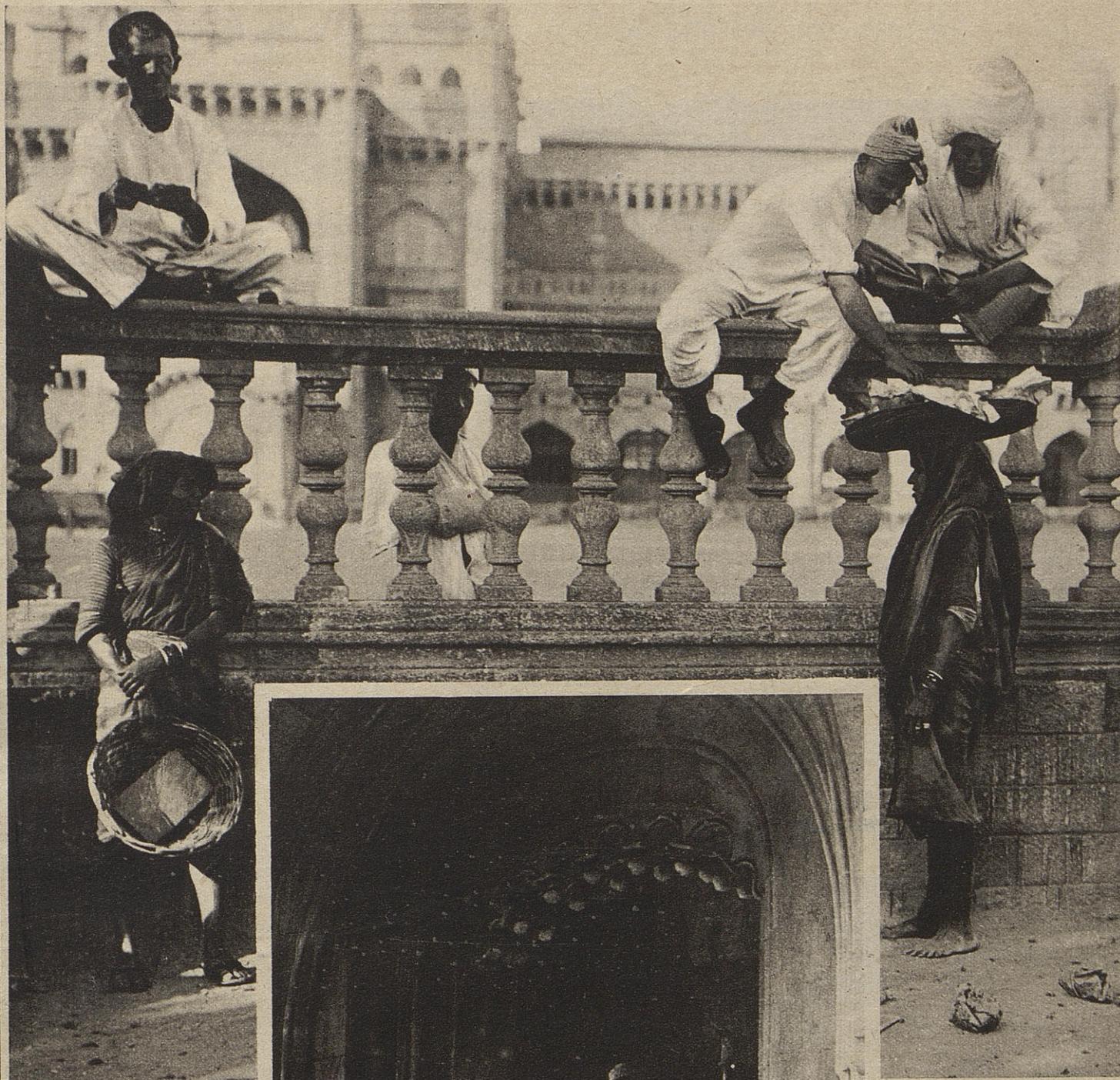
LA MODE ILLOGIQUE. -

Avant la guerre, alors que les fabriques de draps souhaitaient, pour la prospérité de leur industrie, les robes amples et que les lingères ne rêvaient que de jupons frôlants, les femmes portaient des robes fourrées (2) et ne voulaient avoir "qu'un seul fil sous leur jupe". Mais aujourd'hui que la rareté des matières premières ferait

LES CAPRICES INEXCUSABLES

de cette mode d'avant-guerre une mode patriotique, le caprice des femmes veut tout le contraire. Pour être illogique jusqu'au bout, ajoutons qu'elles portent des bottines jusqu'aux genoux, ou presque, sans doute parce que le cuir est hors de prix et que ces bottines coûtent au bas mot 80 francs la paire : c'est un budget de guerre.

LES HINDOUS, BLESSÉS AU SERVICE DE L'ENTENTE, DANS LEUR HOPITAL DE BOMBAY.

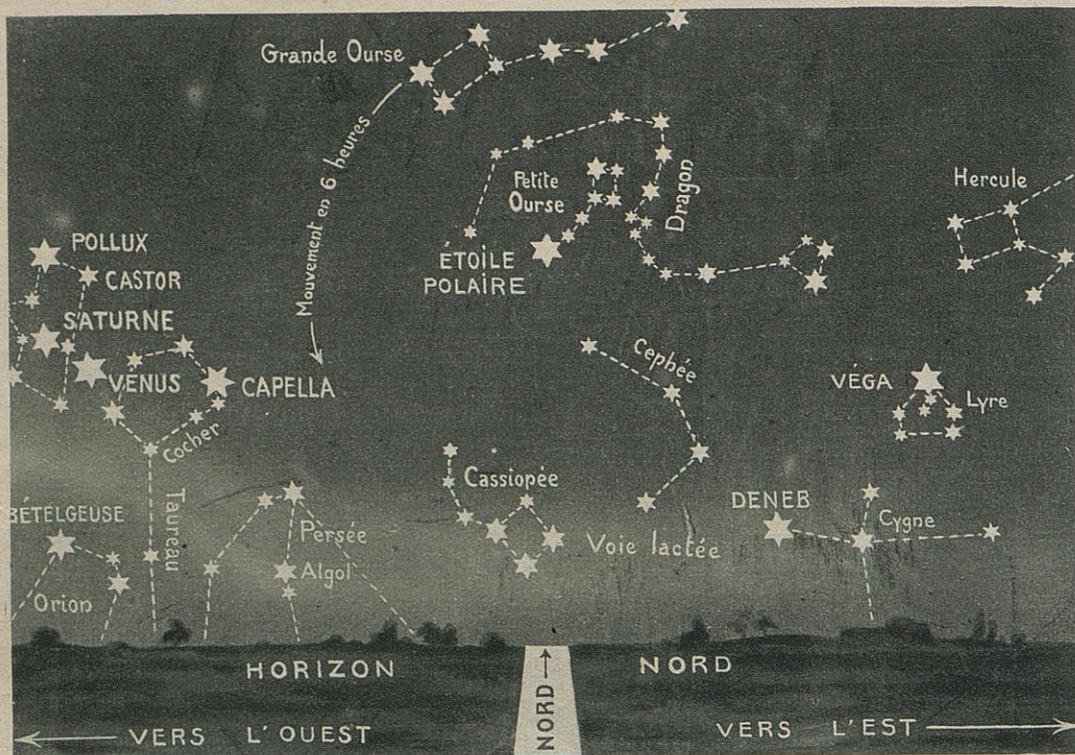


Lady Hardinge, femme de l'ancien vice-roi des Indes, a installé à Bombay, avant de quitter l'Inde, un somptueux hôpital militaire où sont soignés les soldats indigènes blessés au service de l'Entente. Les voici

dans leur tenue pittoresque. Les blancs vêtements, tranchent sur le bronze des chairs. Ils attendent dans la douceur des soins donnés l'heure de repartir se battre à Salonique ou en Égypte.

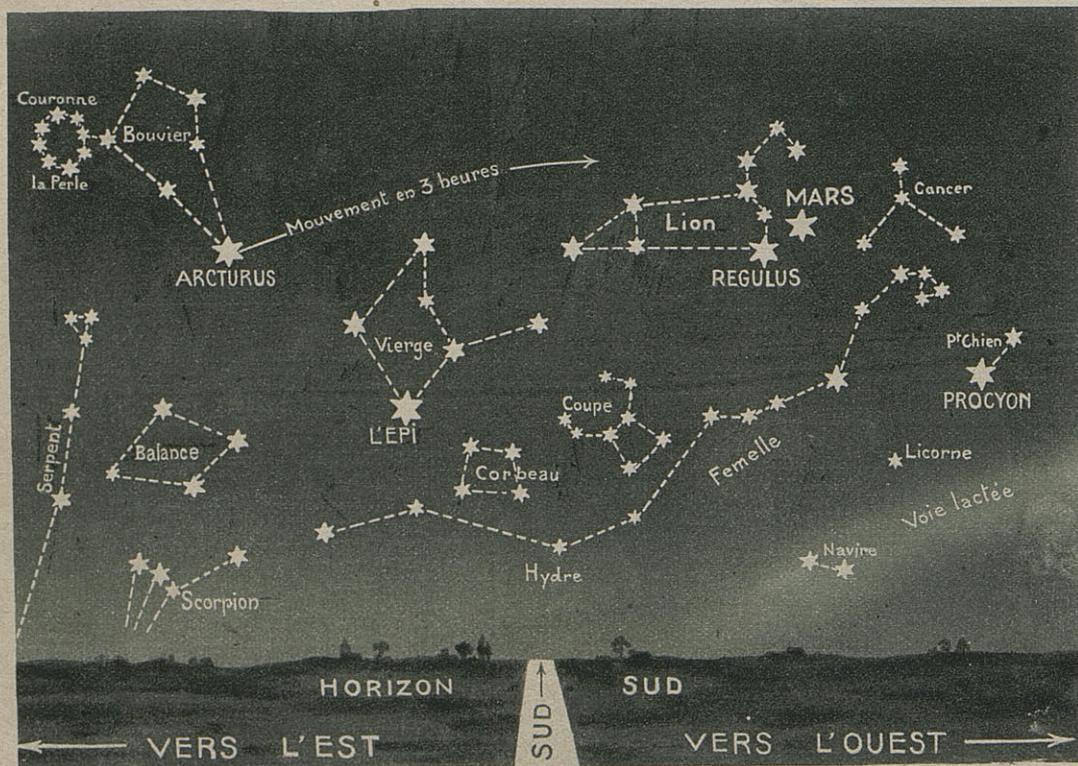
LES ASPECTS DU CIEL EN MAI 1916 ⁽¹⁾

Par l'Abbé Th. MOREUX, Directeur de l'Observatoire de Bourges.



HORIZON NORD

Vous pouvez remarquer, en comparant cette carte à celle du mois d'avril, que l'Etoile Polaire n'a pas changé de place. Elle reste en effet à peu près immobile, tandis que toutes les étoiles, en raison du mouvement de la terre, paraissent tourner autour d'elle. Après le mois précédent de nouvelles constellations ont surgi à l'Est, tandis que d'autres se sont couchées à l'Ouest. Saturne est toujours dans les Gémeaux, tandis que Vénus, la brillante étoile du Berger, se déplace rapidement et se rapproche à la fin du mois de la belle planète aux anneaux.



HORIZON SUD

A l'horizon Sud, les mouvements ont annoncé les changements non moins évidents. Majestueusement, le Lion a glissé vers l'Ouest ; Cerdon se couche dès les premières heures de la nuit et n'est plus visible ; par contre, le Serpent relève la tête, menaçant le Bouvier ; la Balance s'étale en plein ciel, tandis que le Scorpion annonce déjà par sa présence les nuits estivales. La planète Mars s'éloigne de plus en plus de la terre, son disque rougeâtre, en s'affaiblissant, glisse vers Régulus, le beau soleil du Lion, qu'elle atteindra vers la fin du mois.

SI VOUS comparez notre carte du Nord à celle du mois précédent, vous voyez que l'emplacement de l'étoile polaire n'a pas changé, mais les constellations à 9 heures du soir n'occupent pas tout à fait la même place. La Grande-Ourse a avancé vers l'ouest, la Petite-Ourse et le Dragon se sont relevés. A l'horizon d'autres étoiles se lèvent; le Cygne apparaît et le soleil bleu de la Lyre, Véga resplendit de tout son éclat. Par contre, du côté de l'ouest, le Taureau se couche et le Cocher incline sa tête vers l'horizon.

Les planètes ont suivi à peu près le même mouvement, elles sont davantage à l'ouest. C'est d'abord Vénus, la brillante étoile du Berger devenue étoile du soir depuis quelque temps. Sa luminosité attire immédiatement nos regards dans les belles soirées de ce mois de mai; elle se rapprochera de Saturne qui reste dans la constellation des Gémeaux jusqu'au 24 du mois; après quoi, continuant son mouvement autour du soleil, elle finira par rejoindre peu à peu la région où se couche l'astre du jour.

Saturne tourne bien aussi autour de notre soleil, mais son mouvement est très lent. Cette marche majestueuse nous explique pourquoi nous retrouvons Saturne à peu près dans les mêmes régions au bout d'un grand nombre de jours.

A la fin du mois, Vénus, vue dans une lunette, se présentera comme la Lune à son premier quartier; observez l'astre aussitôt le soleil couché, l'éclat de Vénus gênant les observations faites de nuit.

Ceux qui peuvent disposer d'un grossissement de 40 fois en diamètre peuvent, avec une bonne vue, distinguer la forme oblongue de Saturne. Cet aspect est causé par les anneaux qui entourent la planète et que nous voyons actuellement très ouverts quoique en perspective.

Mars reste toujours visible entre la constellation du Lion et celle du Cancer, mais il se rapproche en ce moment de Régulus près duquel il passera à la fin du mois. Dans une lunette à grand champ et à faible grossissement, le spectacle sera splendide.

Du côté du Sud, de nouvelles constellations font leur apparition: l'Hydre déroule ses replis au-dessus d'une portion de l'horizon et le Scorpion émerge vers l'Est. La Balance est entièrement levée à 9 heures du soir, tandis que le Grand-Chien et la constellation d'Orion disparaît pour ne revenir qu'à la fin de l'année.

La planète Mars est trop éloignée de la terre pour qu'une modeste lunette puisse vous faire soupçonner son aspect. Vous verriez sur ce monde lointain qui tourne vers nous, cette année, son hémisphère boréal les neiges de son pôle nord, ses continents, et ses larges plaines vertes où peut-être se développent les dernières traces d'une végétation qui fut comme la nôtre, il y a quelques millions d'années.

Abbé Th. MOREUX.

(1) Le premier article de cette série a paru dans le numéro 75.

LA MORT MYSTÉRIEUSE D'UN DIPLOMATE RUSSE ⁽¹⁾

Récit authentique d'une dame de la Cour de Serbie, adapté par F. DUMAINE

— Et comme il a raison, renchérit Divna, de manifester sa reconnaissance à celui qui défend si admirablement sa cause !

— Bah ! Je n'ai pas seul ce mérite, si c'en est un. Certains s'y emploient autant que moi. Ainsi, voyez mon ami, le vieux colonel X... Oh ! à propos, savez-vous où je l'ai rencontré tantôt ?

— A la Citadelle ?
— Non : au Topchidere.

(On nomme ainsi un endroit exquis situé à un quart d'heure du centre et qui est comme les Champs-Élysées de là-bas ; autrefois, les princes serbes y avaient leur résidence d'été. On vient de loin pour y admirer les parterres de roses qui embaument les alentours jusqu'au confluent de la Save et du Danube.)

— Le colonel ? Que pouvait-il donc faire là ? demanda Divna. Je croyais qu'il n'affectionnait pas outre mesure cette promenade.

— C'est bien ce qui a causé ma surprise. Ce qu'il faisait ? « Je suis venu, m'a-t-il dit, m'emplier la bouche de parfums pendant une heure. Songez donc ! il faut que j'aie fait visite au prince Alexandre et j'ai eu la faiblesse de manger du paprika... Je ne puis commettre l'indécence d'offrir à ce prince charmant des relents d'ail sous prétexte que le paprika est le mets national serbe ! »

Les jeunes filles riaient encore de la boutade quand le timbre du téléphone retentit.

M. de Hartwig se rendit dans son cabinet de travail tout voisin.

Peu après, il rentrait en coup de vent, les traits bouleversés, le visage plein d'angoisse et d'effroi.

— Mon Dieu ! que se passe-t-il ? demanda sa fille en s'élançant vers lui.

— Hélas ! un grand malheur !
— De quoi s'agit-il ?

— Parlez, père ; de grâce, parlez.

— L'archiduc-héritier d'Autriche, François-Ferdinand, et la duchesse de Hohenberg, sa femme, ont été assassinés aujourd'hui à Serajevo !

Les deux jeunes filles poussèrent un même cri. Ce cri d'horreur, à l'annonce d'un crime dont les détails ne leur étaient pas connus encore, traduisait aussi l'épouvante des répercussions qu'il allait avoir. Car, avec cette intuition spontanée, cette sorte de prescience dont sont douées la plupart des femmes, elles avaient deviné, compris tout de suite qu'il aurait de terribles lendemains.

— Oui, un grand malheur ! répéta M. de Hartwig. Savez-vous pourquoi, mes enfants ?

— Parce que, répondit Divna, c'est en

Bosnie que l'attentat a été commis et que...

— Parce que les auteurs de ce drame abominable — j'ose à peine y penser, — sont deux Serbes !

— Nous sommes perdus ! s'écria Divna dans un élan prophétique.

— La Russie ne permettra pas que l'on porte atteinte à votre patrie, mademoiselle, je vous en donne ma parole.

Ayant dit, M. de Hartwig, laissant les jeunes filles consternées, sortit en hâte pour aller porter ses condoléances à la légation d'Autriche-Hongrie où, de tout le corps diplomatique, il arriva le premier.

Il était alors 9 h. 35. A 10 heures, Bel-

lègues du corps diplomatique — qui crurent devoir l'en prévenir amicalement — qu'à la légation d'Autriche-Hongrie, on avait « remarqué une incorrection de sa part, touchant la mise en berne du pavillon russe ». On conçoit l'étonnement de M. de Hartwig en s'entendant accuser d'un manquement dont il ne parvenait pas — et pour cause, — à découvrir la nature. La persistance des bruits qui se murmuraient autour de cette histoire incompréhensible finit par l'agacer. Il se décida à aller s'en expliquer à la source même, puisque aussi bien on affectait de ne point vouloir s'adresser à lui, l'intéressé, — procéda dont il n'était d'ailleurs pas dupe.

M. Giesl de Gieslingen était parti pour Vienne ; il le savait. C'est donc le secrétaire de la légation qu'il vint voir. Celui-ci l'accueillit avec une gêne qui devint vite de la froideur évidente dès son entrée, et M. de Hartwig n'en eut que davantage le désir d'être fixé. Ce fut lui qui, abordant franchement le sujet, posa au trop zélé secrétaire une question précise.

Ce dernier ne chercha pas à se dérober et répondit avec netteté :

— Nous avons le regret, Monsieur, de constater que vous n'avez pas mis suffisamment en berne le drapeau de votre légation.

L'invanité, l'enfantillage d'un pareil reproche eussent été risibles si l'intention mauvaise qui s'abritait derrière ce prétexte n'avait été flagrante, le but évident.

Protester parut inutile au ministre de Russie qui voyait où on voulait en venir, ou plutôt à quoi on voulait l'amener.

Il laissa le fonctionnaire poursuivre, sur le ton d'un réquisitoire :

— Cet acte, en opposition formelle avec les règles les plus élémentaires de la courtoisie diplomatique, constitue dans la circonstance présente comme une insulte au pavillon de S. M. l'empereur d'Autriche-Hongrie mon maître. Aussi ai-je cru de mon devoir de le signaler à mon Gouvernement qui ne manquera pas de le juger offensant.

— En quoi?... demanda ironiquement M. de Hartwig.

— C'est approuver le crime qui vient d'atteindre la famille impériale, crime prémédité et perpétré, vous le savez, monsieur, par des sujets d'un pays qui a toutes vos préférences, et que vous encouragez dans sa haine du nôtre.

— Je n'ai, monsieur, répliqua M. de Hartwig, que ceci à vous dire : le drapeau de la légation de Russie a été mis et est resté suffisamment en berne. J'ai l'honneur de vous saluer.

IV

LA TASSE DE THÉ

Le vendredi 27 juin 1914, c'est-à-dire un peu plus d'une semaine après ce déplorable incident, M. de Hartwig recevait — exactement à 8 heures du soir, — un coup de télé-



Peu après, M. de Hartwig rentrait en coup de vent, les traits bouleversés par l'angoisse...

grade surprise en pleine allégresse par la nouvelle qui s'y était répandue comme une traînée de poudre, Belgrade n'était plus qu'une cité en rumeur sur laquelle planait un voile sinistre.

III

DRAPEAUX EN BERNE !

Quand l'aube se leva sur la capitale qui, la veille, souriante au début d'une journée deux fois historique, s'était endormie dans le deuil, les rares personnes qui se trouvaient dans les rues devenues silencieuses remarquèrent que toutes les légations avaient mis leur drapeau en berne : toutes, et par conséquent la légation de Russie. Pourquoi eût-elle fait exception ? Eh bien, il paraît qu'elle y avait fait exception ! M. de Hartwig apprit bientôt par plusieurs de ses col-

(1) La première partie de cette relation authentique a paru dans notre dernier numéro. En voici le résumé : Au cours d'un bal, au palais royal de Belgrade, une jeune fille serbe de la haute société, Divna K., qui aime farouchement son pays, se refuse à entrer dans les projets de l'ambassadeur d'Autriche en Serbie, le baron Giesl de Gieslingen. Le baron a voulu se servir de Divna pour éloigner de Belgrade, où il sert avec bonheur la cause du slavisme, M. de Hartwig, ministre du Tsar auprès du roi Pierre de Serbie. M. Giesl de Gieslingen, furieux et vexé, a quitté le bal en proférant des menaces à peine déguisées contre M. de Hartwig. « Qu'il prenne garde, a-t-il dit à Divna, et s'il lui arrive quelque chose, mademoiselle, vous aurez une part de responsabilité... »

phone de la légation d'Autriche-Hongrie. C'était M. Giesl de Gieslingen en personne qui, par une attention flatteuse, prenait soin d'informer son estimé collègue — suivant sa propre expression — de son retour de Vienne.

Le ton aimable du baron pour faire cette communication, dont M. de Hartwig ne comprit pas l'urgence, contrastait de bien singulière façon avec celui de son secrétaire; et déjà M. de Hartwig le remerciait, prêt à raccrocher le récepteur, quand M. de Giesl ajouta :

— Je serais très heureux de vous voir, Excellence. J'ai appris qu'il s'était passé en mon absence un petit incident que nous avons tout intérêt à éclaircir, à mettre au point, à clore, pour mieux dire. J'aime à croire qu'on l'a exagéré de part et d'autre. Au fait, pourquoi n'en finissons-nous pas tout de suite?

— Je ne demande pas mieux.

— Voyons, pouvez-vous me consacrer un moment dans la soirée?

— Certainement; je suis à votre disposition, Excellence.

— Mais c'est parfait! Venez donc... par exemple vers dix heures. Cela vous va-t-il?

— Oui.

— Faites un saut jusqu'ici; nous serons tranquilles pour causer en buvant une tasse de thé et en fumant un cigare; j'en ai rapporté de Vienne qui vous plairont, j'en suis sûr.

— A dix heures, soit, je serai exact au rendez-vous.

— Oh! je connais votre ponctualité... Alors! à tout à l'heure, mon cher ministre.

— A bientôt, Excellence.

Ce fut M. Giesl de Gieslingen qui vint lui-même ouvrir la porte à M. de Hartwig un peu surpris.

— C'est trop d'honneur, Excellence, fit-il.



Le drapeau de la légation de Russie a été mis et est resté suffisamment en berne.

— J'ai tenu, par ce geste simple, à vous prouver la sincérité de mes sentiments à votre égard; toute ma bonne volonté vous est acquise pour vous aider à sortir du mauvais pas où l'excès de zèle du secrétaire

de la légation vous a mis. Personne pour nous déranger; pas d'indiscrets; nous allons être à merveille, vous dis-je, pour arranger tout cela.

Tout en parlant, les deux ministres étaient arrivés dans le petit salon où M. Giesl avait décidé de recevoir son collègue.

Sur la table, un samovar d'où s'échappait une fine buée roucoulait en sourdine sa chanson habituelle. Tout avait été préparé: deux tasses, du sucre, des cuillers.

— Je croyais, remarqua sans malice M. de Hartwig en prenant le fauteuil que lui offrait M. Giesl, que vous n'aimiez pas le thé?

— Certes, je préfère la bière; mais je tiens, ce soir, à partager avec vous la boisson dont les Russes font leurs délices.

— Croyez, Excellence, que je suis fort touché d'une aussi délicate attention.

— Voici des cigares. Prenez, choisissez, mon cher ministre; vous allez en savourer l'arome.

Le « cher ministre » était étonné de tant d'empressement, confus d'une telle aménité, mais l'idée ne lui serait jamais venue d'avoir le moindre soupçon.

Tandis qu'il allumait son cigare, le baron, faisant jusqu'au bout le service, versait le thé fumant dans les tasses.

— Quel parfum! fit M. de Hartwig. Décidément, vous me gêtez.

A cet instant, s'il avait observé attentivement son hôte, M. de Hartwig eût pu voir passer dans le regard de l'Autrichien quelque chose d'étrange.

— Sucrez-vous, mon cher ministre.

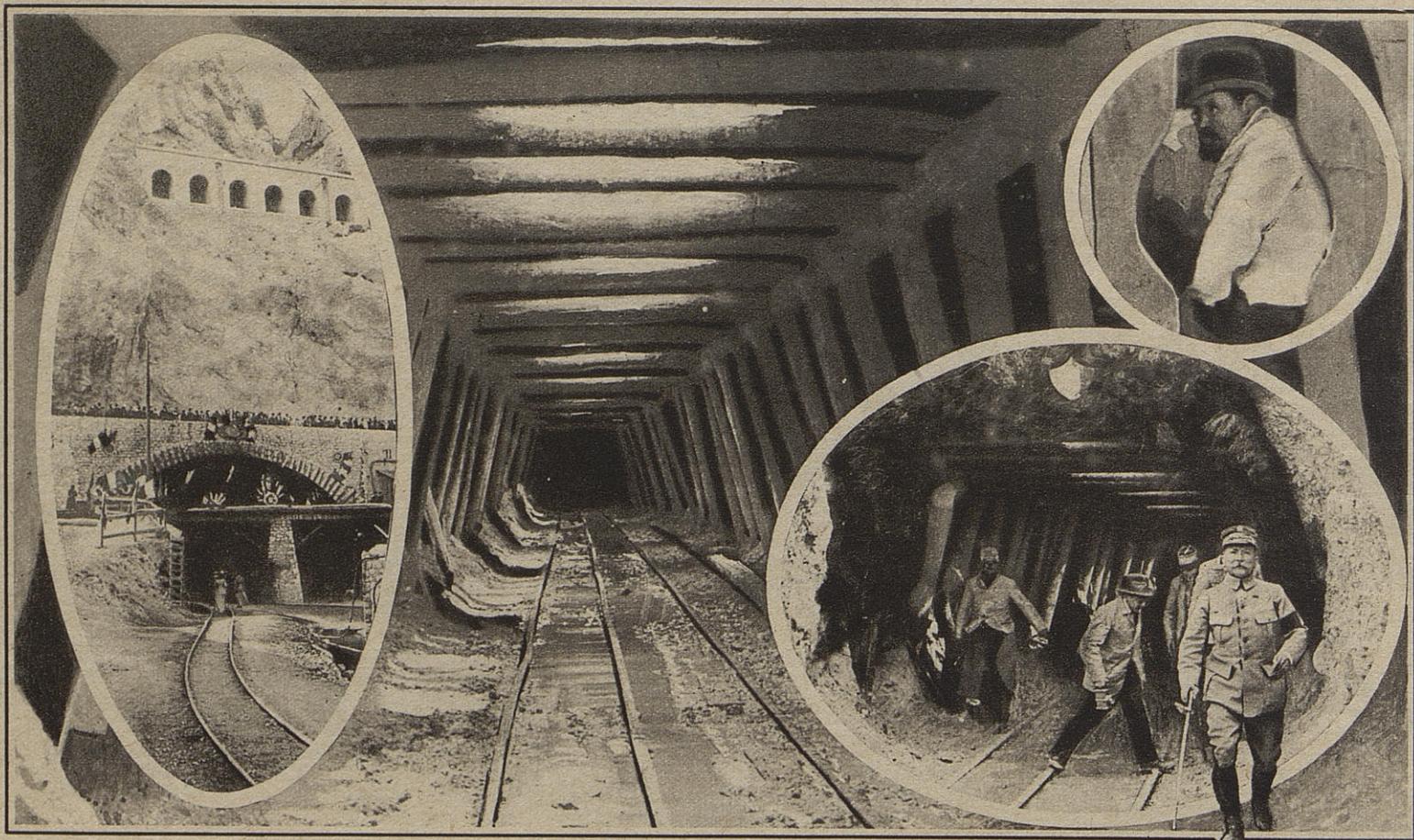
— C'est fait, je vous remercie.

(A suivre.)

UN TRAVAIL DE PAIX FAIT PENDANT LA GUERRE : LE CANAL DE MARSEILLE AU RHONE

La voûte du tunnel en achèvement.

M. Sembat inaugure.



L'entrée du tunnel de Rove.

Le cortège officiel dans le souterrain.

Tandis que, sur le front, tous les Français combattent. un travail gigantesque conçu avant la guerre pour assurer le développement de la prospérité nationale s'achève. C'est le canal de Marseille au Rhône, que MM. Sembat et Thierry ont inauguré le dimanche 7 mai. Désormais, par cette voie navigable de 81 kilomètres de long,

qui passe par l'étang de Berre, les Martigues, Caronte et Arles, notre grand port méditerranéen est relié à l'ensemble des voies navigables françaises. Un tunnel le plus large du monde, puisé sur 7.266 mètres de long, le tunnel de Rove a 22 mètres de large, permet au canal de franchir la partie comprise entre Marseille et le bassin de la Save.



LE LIEUTENANT GUYNEMER REÇOIT LE DRAPEAU DU PREMIER GROUPE D'AVIATION

C'est au jeune aviateur dont *J'ai vu* a enregistré les exploits que le colonel Girod a remis le drapeau du premier groupe d'aviation. Dans une arme qui ne compte plus ses héros, on ne pouvait le confier à de meilleures mains. On peut être sûr qu'il sera toujours à l'honneur.

Notes bien ceci !

PLUS TARD il sera TROP TARD!...

C'EST UNE COLLECTION UNIQUE!...
C'EST UNE COLLECTION QUE RECHERCHENT TOUS LES AMATEURS!...
C'EST UNE COLLECTION QUI SERA INTROUVABLE APRÈS LA GUERRE!...

que la collection complète des N^{os} de *La Baïonnette* réunie en volumes trimestriels sous ce titre :

A COUPS DE BAIONNETTE

Chaque volume contient 208 pages dont 104 en couleurs, environ 300 dessins des plus grands artistes

Le volume cartonné sous couverture en couleurs. (franco pour la France)

4 francs

Déjà parus : { Volume I. 1^{er} trimestre (n^{os} 1 à 13)
Volume II. 2^e trimestre (n^{os} 14 à 26)
Volume III. 3^e trimestre (n^{os} 27 à 39)

**UNE SEMAINE DE GUERRE :
du 6 au 12 mai**

SAMEDI 6 mai. — De violentes attaques allemandes à la cote 304 sont repoussées.

— Par suite d'une bourrasque, une vingtaine de nos ballons captifs sont emportés par le vent.

DIMANCHE 7. — Inauguration du canal de Marseille au Rhône.

— M. Venizelos est élu député de Mytilène.

LUNDI 8. — La Chambre des Communes vote l'avance de l'heure légale en Angleterre.

MARDI 9. — Le président Wilson déclare qu'il prend acte des engagements allemands concernant leur guerre sous-marine, et rien de plus. Il se refuse à intervenir vis-à-vis de l'Angleterre au sujet du blocus.

MERCREDI 10. — On annonce la démission de M. Delbrück, ministre de l'Intérieur en Allemagne.

JEUDI 11. — Le Reichstag refuse de demander la mise en liberté du député socialiste Liebknecht, arrêté à Berlin le 1^{er} mai.

VENDREDI 12. — Le Sinn Feinner Conolly, président de la République irlandaise, est fusillé à Dublin.

NOTRE COUVERTURE. — *L'Union sacrée* : M. Emile Combes et saur Julie, est l'illustration des lettres que viennent d'échanger M. Emile Combes et saur Julie. Toute la presse a reproduit ces lignes qui font le plus grand honneur à la noble femme et au ministre qui les ont écrites.

Cette semaine

le Numéro Spécial de

LA BAIONNETTE

est consacré à ce sujet d'actualité

L'IMPOT SUR LE REVENU

Il réunit, en seize pages en noir et en couleurs, les signatures de ces maîtres du crayon et de l'esprit : CAPY, FABIANO, GENTY, A. GUILLAUME, GUS BOFA, MÉTIVET, WILLETTE, etc. — Un texte de MOUÉZY-ÉON et une chanson inédite de Vincent HYSPA complète cette brillante collaboration

En vente partout — 25 centimes — En vente partout

MONSIEUR COCOSSE

Nouvelle inédite

Par CHARLES DERENNES

M. Cocosse, assis sur un banc de la petite place, savourait le beau matin d'automne, — un plaisir qui ne coûtait rien, — et en même temps lisait le journal, — distraction également peu dispendieuse : par principe, en effet, il n'achetait pas le journal du jour, mais empruntait celui de la veille à sa concierge... C'était un vieux petit bonhomme ratatiné, râpé et propre, d'un égoïsme farouche et d'une insondable avarice... Jadis, il avait tenu un commerce de vins et liqueurs dans la banlieue ; sa fille s'était mariée contre son gré... Alors, l'ayant déshéritée et maudite, il avait vendu son fonds et était venu vivre de ses rentes — qu'il jurait être modestes, si modestes !... — tout au bout de la rue de Jussieu, dans un quartier tranquille, quasi provincial.

Tous l'y respectaient, le considéraient. Il faisait lui-même ses petites provisions, son petit ménage... On le connaissait. On abandonnait pour lui des clients plus importants : « Qu'est-ce qu'il vous faut aujourd'hui, Monsieur Cocosse?... » Il était si poli, si ponctuel, si comme il faut !... Mme Broulèche, l'épicière, une personne sentimentale, et bien belle encore, affirmait qu'il y avait dans le passé de M. Cocosse un amant contraire, tragique même peut-être... En conséquence de quoi elle lui faisait bonne mesure et, de temps en temps, glissait subrepticement dans son filet, en pure et désintéressée politesse, une orange, une pomme, ou une poignée de noix...

* *

Donc, M. Cocosse parcourait paisiblement sa gazette, quand une dame âgée et respectable vint s'abattre — il n'y a pas d'autre mot — sur le même banc que lui. Elle paraissait en proie à l'émotion la plus violente ; par instants, elle brandissait une fiole enveloppée dans du papier blanc bien propre... Enfin, n'y tenant plus, elle se tourna vers son voisin et proclama :

— C'est indigne ! Nous vivons dans un temps abominable !...

M. Cocosse, qui s'était courtoisement retiré vers l'extrémité du banc, proféra sur un mode apitoyé des mots qui ne risquaient pas de le compromettre.

— Ah ! la guerre est une affreuse chose ! — Indigne ! C'est indigne, répéta la dame... Enfin, monsieur, je vous fais juge : j'adore l'omelette au rhum et, ce matin, j'ai justement à déjeuner mes vieux amis Patrouillot, de Bois-Colombes, qui adorent également cet entremets. Bon. Je dis à Justine, — ce n'est plus une servante, monsieur, mais une amie — je dis à Justine : Vous allez aller chercher dans les quarante sous de rhum, du meilleur... Justine revient : « Madame, le marchand de vin, et l'épicière aussi, ils ont dit qu'on ne vendait plus de l'alcool aux femmes... » Je regarde Justine bien en face, mais je n'insiste pas... Elle a des lubies, comme ça... Dame ! Depuis quarante-trois ans dans la même place... Justement, mon petit-fils Georges, un chérubin que j'éleve, revenait du lycée : « Tu vas y aller, toi, » lui dis-je... Il ne se fait pas prier, d'autant que l'omelette au rhum, lui aussi, ça le régale, cet ange !... Mais est-ce qu'il ne me revient pas les larmes aux yeux, dix minutes après?... « Bonne maman, les mineurs n'ont plus le droit d'acheter de l'alcool... » Alors, j'ai voulu me rendre compte, j'y suis allée moi-même... C'est tout juste,

comme j'insistais, si le mastroquet ne m'a pas traitée d'ivrognesse : « Je comprends bien, c'est dur, quand on a l'habitude de sa petite goutte... Mais, que voulez-vous?... La loi est la loi !... » Me dire ça, à moi, veuve d'un colonel qui a fait son devoir, en 70, et qui l'a fait de façon admirable !... — Madame, murmura M. Cocosse apitoyé, je ne suis ni mineur ni femme... Si vous voulez me permettre...

— Vrai, vous consentiriez ? s'écria la vieille dame, ravie... Cinq minutes plus tard, en possession du précieux liquide, elle se confondait en remerciements, remarquait la mise plus que piteuse de son sauveur, le priait de garder la monnaie et disparaissait sans lui laisser le temps de prononcer une parole...

* *

Un peu vexé sur le moment, M. Cocosse réfléchit, puis glissa l'argent dans son gousset ; et ses yeux pétillaient de malice... D'habitude, son budget de la journée était établi d'avance à un centime près ; mais cet argent qui lui tombait du ciel... dix-sept sous... Avec ça, il pourrait remplacer ses deux œufs au plat par une entrecôte, ou ajouter une chopine à ses œufs aux plats... Il s'était levé et avait traversé le Jardin des Plantes, pour mûrir à son aise ces projets de débauche... En face de la gare d'Austerlitz, il se heurta à deux poilus qui récriminaient sur le seuil d'un débit :

— Va donc, hé, empoisonneur ! Non, mais des fois... on se fait casser la gueule de bon cœur, et on peut pas seulement se la rincer au passage avec une goutte de gnolle ?

Discrètement, M. Cocosse leur fit signe, leur parla gentiment, leur expliqua que la loi était la loi, mais que... Dix minutes plus tard, les poilus, assis sur un banc du boulevard, se passaient une petite bouteille dont ils buvaient fraternellement, à tour de rôle, et M. Cocosse, comblé de leurs bénédictions et gratifié par eux d'une pièce de dix sous toute neuve, reprenait, très guilleret, le chemin de son logis...

Durant les jours qui suivirent, une fatalité sembla diriger les promenades de notre homme vers les abords des gares, des casernes, les devantures des bistrotts. Et, le soir, tandis qu'il fricotait son repas, — il habitait au rez-de-chaussée, — la concierge, à l'œil et au nez de qui rien n'échappait, remarquait, pour elle toute seule ou pour quelque voisine : « Il ne se les cale pas avec des briques, le père Cocosse !... » Celui-ci, en revenant de faire son marché, lui concédait volontiers la joie de fouiller dans son filet et de s'extasier sur le luxe de ses emplettes : « Que voulez-vous, on se fait vieux, on a besoin de se soutenir... »

Mais la plus estomirée de toutes était Mme Broulèche, la belle épicière... Et, un jour où M. Cocosse sortait de chez elle avec un demi-litre de cognac :

— Voyez-vous, confia-t-elle à trois ou quatre commères présentes, c'est la deuxième fois qu'il m'en prend autant qu'il le fait aujourd'hui... D'ailleurs, je suis fixée sur son compte : une femme qu'il idolâtrait l'a trahi dans le temps ; voilà-t-y pas qu'il s'est mis à boire pour oublier?... Ce qu'il y a de drôle, par exemple, c'est que ça n'a pas l'air de lui nuire sous le rapport santé... Ma parole ! il rajeunit... il engraisse... Et l'on vous racontera que l'alcool est un poison !... Tenez, mes petites dames, je me crois aussi bonne Française qu'une autre, mais vous ne m'empêchez pas de dire que toutes ces lois, toutes ces circulaires, c'est encore des inventions de ces sacrés ministres, qui ne pensent qu'à faire des misères aux pauvres commerçants...

CHARLES DERENNES.

L'Argent et la Guerre⁽¹⁾

Par Edmond THÉRY

Directeur de l'Économiste Européen.

(Suite et fin.)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. Parmi les graves questions que soulève la guerre actuelle, celle des ressources financières dont les nations belligérantes peuvent disposer, vient, comme rang d'importance, immédiatement après la question des effectifs.

Le proverbe « l'argent est le nerf de la guerre » est d'une vérité plus rigoureuse encore qu'à l'époque où les armées pouvaient vivre sur le territoire occupé et où le soldat portait dans sa giberne des cartouches pour plusieurs jours de bataille. Rien ne le démontre mieux que la comparaison, par exemple, entre le coût des guerres napoléoniennes, et le coût de la guerre actuelle, qui est formidable. Si l'on établit en effet le compte des dépenses d'ordre militaire engagées du 1^{er} août 1914 au 31 janvier 1916 par les six grandes puissances : Allemagne, Autriche-Hongrie, Angleterre, Russie, France et Italie, on arrive au total *minimum* de 163 milliards de francs, soit 9 milliards 1055 par mois, ou 301 millions 800 mille francs par jour.

Et depuis l'époque où ce bilan a été dressé, les dépenses se sont progressivement élevées en raison 1^o de l'augmentation des effectifs mis en présence ; 2^o de l'intensification des industries de guerre ; 3^o de l'augmentation générale du prix des denrées nécessaires à l'alimentation des troupes et des matières premières employées dans les usines de guerre ; 4^o des charges budgétaires résultant de l'intérêt des nouvelles dettes, allocations, etc.

Dans ces conditions, la dépense mensuelle de l'Allemagne s'élève aujourd'hui à 3 milliards 600 millions, et celles de l'Autriche-Hongrie à 1 500 millions. En regard, le groupe de l'Entente dépense 9 milliards par mois.

Mais si les Alliés dépensent plus que les puissances centrales, les ressources économiques dont ils peuvent disposer sont infiniment supérieures à celles de leurs adversaires. Ceci résulte : 1^o du chiffre de leur population ; 2^o du montant de leur commerce extérieur qui est la mesure de leur activité économique ; 3^o du stock d'or possédé par leurs banques d'émission, stock servant à la fois de point d'appui à leur circulation monétaire et de véhicule à leur crédit extérieur. Ce stock d'or, qui était de 3 milliards 057 millions pour le groupe ennemi, au commencement de 1916, était à la même époque de 11 milliards 688 millions pour le groupe de l'Entente.

LES ALLEMANDS ESSAYENT EN VAIN DE FAIRE RENTRER L'OR DANS LES CAISSES DE LA « REICHSBANK ».

Ils comptaient, par ces rentrées signalées avec fracas, impressionner les capitalistes des pays neutres en faveur du crédit allemand ; mais ces capitalistes ont parfaitement compris que ces versements *obligatoires* usaient, jusqu'à la corde, les facultés monétaires du pays sans augmenter, d'un seul pfennig, sa puissance financière.

Ils ont donc refusé avec ensemble le papier allemand, et le change du mark, ainsi que nous le rappellerons plus haut, s'est déprécié de près de 30 p. 100.

Au contraire, les encaisses figurant au bilan des banques d'émission des nations alliées sont d'une sincérité absolue, et, après dix-huit mois de guerre, leur importance, comparativement à celle du groupe ennemi, est une preuve décisive de notre supériorité financière.

En résumé, l'Angleterre, la France, la Russie et l'Italie, grâce à la valeur de leur production agricole et manufacturière et aux puissantes réserves en capitaux dont elles disposent chez elles et à l'étranger, peuvent envisager la continuation de la guerre sans grandes préoccupations d'ordre financier.

Il n'en est sûrement pas de même de l'autre côté du Rhin.

EDMOND THÉRY.

(1) La première partie de cette étude, dont nous donnons aujourd'hui les dernières lignes, a paru dans notre numéro du 26 mars.



LA FIN DE L' " HORATIO " SUR LES COTES D'ÉCOSSE

Tandis qu'il apportait en Angleterre une cargaison des Indes, un grand paquebot anglais, l' " Horatio ", vit au crépuscule le périscope d'un sous-marin allemand émerger à quelque trois cents mètres de son avant. Une seconde après il recevait par le

milieu une torpille qui le coupa presque en deux et mit le feu à bord. Par un hasard qui tient du prodige, aucun des hommes ne fut blessé, et le capitaine parvint à amener son bateau sur la côte où il s'échoua tandis que l'incendie le consumait.

J'ai vu...



(Sect. phot. de l'armée.)

SARAH BERNHARDT AUX ARMÉES

“ Vous êtes digne d'être au danger ! ” a dit à l'illustre tragédienne le général B..., commandant la division de fer. Elle est allée aux premières lignes, donner aux soldats de Verdun le réconfort de beaux vers patriotiques, clamés de cette

voix d'or, célèbre dans l'univers. “ Je n'ai jamais, dit Sarah, éprouvé une joie plus fière qu'aux paroles du général, et les acclamations de nos soldats sont les plus belles de ma carrière ”... La voici au milieu des héros enthousiasmés par sa présence.